



HAL
open science

L'Amérique dans Atala et René : rencontre d'un mythe, d'un rêve et d'un texte

Loïc Daniel

► **To cite this version:**

Loïc Daniel. L'Amérique dans Atala et René : rencontre d'un mythe, d'un rêve et d'un texte. Travaux & documents, 1992, 01, pp.133–140. hal-02170716

HAL Id: hal-02170716

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02170716>

Submitted on 28 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'AMÉRIQUE DANS ATALA ET RENÉ : RENCONTRE D'UN MYTHE, D'UN RÊVE ET D'UN TEXTE

En 1791, à un moment où l'issue de la Révolution n'est pas encore fixée dans l'Histoire, Chateaubriand s'embarque pour l'Amérique avec le projet de repérer le passage du Nord-Est qui relie la Baie d'Hudson à l'Océan Pacifique. Son séjour est de courte durée : l'annonce de l'arrestation du roi lui commande en effet de regagner le vieux continent pour s'enrôler dans l'armée des Princes. Mais si court qu'ait été ce séjour, il lui a tout de même permis de découvrir un monde nouveau, des mœurs nouvelles et de "*faire provision d'images*". Les premières pages des *Natchez* auraient été écrites, dit Chateaubriand, "*parmi les sauvages mêmes, dans les forêts et au bords des lacs de l'Amérique*". L'œuvre se propose initialement de "*faire l'épopée de l'homme de la nature*".

Texte matriciel, le roman des *Natchez* engendrera deux récits enclavés, *Atala* et *René* dont la destinée éditoriale est révélatrice des incertitudes et des hésitations de leur auteur. Inscrits à l'origine, dans le cadre de "*l'épopée de l'homme de la nature*", les deux récits se décolleront de leur premier support pour intégrer, en 1802 et 1804, le *Génie du Christianisme*. Puis ils se soustrairont à cette nébuleuse apologétique pour accéder à une entière autonomie avant d'être réunis en recueil en 1805.

Textes de migration, *Atala* et *René* sont donc aussi des textes migrants, des textes qui bougent. Dans la mesure où ils s'impliquent l'un l'autre par tout un jeu d'appels et de retours, ils peuvent difficilement être dissociés. Le parallélisme structurel qui s'établit entre les personnages assure la suture entre les deux textes. Destinataire du récit de Chactas, René s'engage implicitement dans une procédure contractuelle qui présuppose l'échange. Et la mort de René, annoncée par l'épilogue d'*Atala* ouvre un espace d'attente dans lequel le second récit vient tout naturellement s'inscrire.

Atala relate un épisode de la jeunesse de Chactas, indien civilisé. Condamné à l'esclavage, il est recueilli par un Espagnol, Lopez, qui en fait son fils adoptif. Au cours de sa captivité, il reçoit une solide éducation. Mais la servitude lui pèse et, après avoir pris congé de Lopez, il tente de regagner sa patrie. En chemin, il tombe aux mains des Muscogulges qui le condamnent à être brûlé vif. Une jeune Idienne, Atala, qui est la fille naturelle de Lopez, le prend en pitié, le délivre et l'accompagne dans sa fuite. Vouée au célibat par une promesse solennelle, prise entre le désir et l'interdit, elle s'empoisonne au moment où un prêtre, le Père Aubry se disposait à accueillir les deux jeunes fugitifs dans sa petite communauté.

René relate les circonstances dans lesquelles un jeune homme "bien né" a été contraint à venir chercher asile auprès des Sauvages. Enfant mal aimé, cadet de famille, il n'a trouvé de réconfort que dans l'affection de sa sœur Amélie. Mais cette affection passe les bornes de l'amitié fraternelle. Pour échapper à cette passion, Amélie se fait religieuse et révèle à son frère, sous le suaire qui la couvre lors de la cérémonie de prise de voile, la nature exacte des sentiments qu'elle lui a toujours portés. René, qui avait songé au suicide, décide de s'embarquer pour l'Amérique où Chactas, devenu vieux, l'adopte et lui donne pour épouse Céluta.

Les deux récits, selon des modalités qui leur sont propres, narrativisent donc l'Amérique. Et cette Amérique semble avoir pour fonction immédiatement assignable de se constituer en espace mythique à l'intérieur duquel les signes du Paradis perdu sont demeurés lisibles. Elle offre aussi un territoire relativement informel (les faits se déroulent à la fin du 17^e et au début du 18^e siècle) qui suscite des rêves de régénérescence individuelle et collective. Point d'application, et point de chute aussi, des modèles théoriques élaborés par les Lumières, elle génère entre l'ancien et le nouveau un incessant mouvement de va-et-vient dans lequel le texte se construit. Mais s'il semble bien surgir au confluent de deux univers, il ne se déploie pourtant que dans la divergence, dans l'écart et l'écartèlement, la scission, la dissidence, la sécession. Une écriture divisée énonce le mythe des origines sur le mode de l'irréel du présent.

Diptyque édenique

Atala fait miroiter l'éblouissant reflet du paradis perdu. La dissolution des liens qui unissent l'homme à son milieu naturel n'est pas encore consommée. Lorsque René arrive chez les Natchez, il voit "*des Indiennes aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissent*". Et lorsqu'il sort de son premier sommeil, il découvre "*la vaste coupole d'un ciel illimité*". Le texte dit, à cet endroit, qu'"*il enfonçait ses regards dans le dôme azuré qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre*". Les dieux se sont déjà enfuis mais leur sillage est demeuré visible : la transparence de l'air abolit la distance qui les sépare de la terre. René évoque aussitôt "*ces temps lointains où les hommes avaient leur innocence sous le soleil de l'âge d'or*". Les productions de la nature passent en magnificence les productions de l'art. A l'entrée de la vallée, où le Père Aubry a établi sa mission, un pont naturel est suspendu entre deux montagnes. Les végétaux et les animaux tendent spontanément à composer de vastes tapisseries naturelles tissées hors de l'espace des marchandises produites pour être consommées. La nature est aussi une inépuisable pourvoyeuse. Atala et Chactas se nourrissent "*d'écorces sucrées de bouleau, et de pommes de mai qui ont le goût de la pêche et de la framboise*". Et le jeune homme va quelquefois chercher parmi les roseaux, "*une plante dont la fleur allongée en cornet contient un verre de la plus pure rosée*".

Dans ce monde, le langage ne s'est pas encore érigé en pur logos. Les mots flottent toujours à la surface des choses. Ils en épousent les contours. Et les rapports qu'ils entretiennent ne sont pas précisément de type cratyléen. Il n'y a pas mimétisme (le mimétisme signe toujours un écart) mais compénétration. L'établissement du concept se fait par le truchement d'un génitif qui relie l'abstrait au concret, la désignation s'aérolant alors de toutes les vertus des choses. La formule périphrastique, "*bocage de la mort*", qui désigne le cimetière des indiens, relie les corps sans vie au végétal, à l'ombre, à la fraîcheur, au bruissement du feuillage, au ramage des oiseaux, au cycle des saisons. Le Bois des Larmes, Le Ruisseau de la Paix, et l'Arbre du Sang s'inscrivent aussi dans une topographie qui ne s'est pas encore scindée des songes.

Les échanges entre les êtres sont parfois régis par un code qui évite le heurt frontal. Lorsque René refuse Nila, qui s'offre à lui, il lui donne "*un collier de porcelaine monté sur un fil de la racine du tremble, appelé arbre du refus parce que la liane se dessèche autour de son tronc*". La signification n'est donc pas imposée à l'interlocuteur, mais donnée à entendre, suggérée par référence à un ordre naturel, lisible par tous, intelligible à tous, qui légitime les choix et neutralise la violence inhérente à tout processus d'établissement du sens.

Atala produit donc de façon luxuriante tous les signes cardinaux du monde édénique. Mais si l'Amérique est le conservatoire naturel, le reliquaire de restes sacrés, elle ne présente malgré tout qu'un état crépusculaire du paradis perdu. En effet, la nature peut aussi se manifester dans toute sa violence destructrice. Le Meschacebé roule constamment des monceaux d'arbres morts, des cadavres d'animaux et joue le rôle d'un colossal canal d'évacuation. Ses eaux reflètent le spectre de la Mort universelle.

La transparence des cœurs elle-même est compromise par le regard du Dieu jaloux. Close sur son secret, Atala demeure longtemps obscure à Chactas. Le désir brouille les langues et Céluta qui était occupée à broder l'histoire de Chactas, perd littéralement le fil de ses mots et de ses pensées lorsque René paraît. Son texte s'emmêle : "*elle ne voit plus qu'erreurs dans les méandres de sa broderie*". Plus tard, elle se donnera la mort en se jetant du haut d'une cataracte : c'est la chute. L'âge d'or est révolu. Les nations indiennes ne sont pas des nations naissantes mais finissantes, décadentes. Le mythe a été rejoint par l'Histoire, contraint de s'incarner dans une temporalité, et cette contamination lui a été fatale. L'Amérique produit donc les signes du paradis perdu en même temps qu'elle s'applique à les réduire et à les effacer. René, représentant d'une race finissante, spectateur inclus dans le tableau, est convoqué à point nommé pour assister à l'assomption et à la dilution des signes évanescents d'une impossible nostalgie.

Le métissage manqué

En se sécularisant, le mythe se résout en Histoire. Et cette Histoire a rencontré un territoire qu'elle se donne pour tâche d'investir. Une hybridation est tentée. L'Europe, monde mortifère, est vouée au malheur. "*Votre oreille eût été frappée, dit le Père Aubry à Chactas, de ce long cri de douleur qui s'élève de la vieille terre (...) tout souffre.*" Au cours du périple qui l'a mené de la Grèce à l'Ecosse, René, cadet de famille sans emploi et sans avenir, n'a vu que des tombeaux et n'a remué que "*la poussière de races évanouies.*" Son voyage en Amérique se présente comme une simple alternative au suicide. Mais son séjour chez les Natchez permet à sa parole gelée de se ranimer. En arrivant, il prétendait que sa vie "*était sans aventure et que son cœur ne se racontait pas*". Pourtant, il parviendra bientôt à formuler l'indicible. L'espace américain se constitue donc d'abord pour lui en espace compassionnel où sa langue peut se délier. Le nouveau monde échappe à l'ordre de l'interdit et favorise l'aveu.

Mais René réussira-t-il à renaître ailleurs autre à soi-même? Chactas lui fait remarquer que "*tout se réduit souvent pour le voyageur à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs.*" Adopté par le vieil homme, marié à Céluta dont il aura une fille, René ne parviendra jamais à s'intégrer parfaitement à la communauté des Natchez. Il passera son temps dans les bois. On a beaucoup glosé sur le nom de René. On a voulu y voir l'indice d'une renaissance. Pierre Barbéris propose une interprétation qui serre de plus près le sens du récit. Il voit dans le prénom le calque apocopé de *Renégat*. Le personnage procède, en effet, par reniements successifs, par rupture et par rejet, faute de trouver un endroit tenable, un lieu habitable. Il mourra sous la hache d'un ennemi. Son petit fils ne vivra pas et c'est sur le cadavre de cet enfant exposé dans les branches d'un arbre que se fera la transmission du récit de son "histoire". La tentative de métissage s'est donc soldée par un échec. De son côté, Chactas a rejeté la greffe de la civilisation et, s'il a accepté le baptême avant de mourir, c'est seulement pour accomplir une promesse faite à la jeune Atala.

L'entreprise missionnaire du Père Aubry réussit à prendre forme. Les Indiens, sédentarisés, travaillent une terre qui leur rend en produits le prix de leur sueur. Mais l'histoire de cette petite communauté est fort ambivalente. On peut y voir une application des idées émises par Rousseau dans le *Second Discours*, une illustration de cet état pastoral, d'une société des familles qui représentait pour lui le plus heureux compromis possible entre la nature et la culture. Mais cette petite société s'éloigne déjà de cet idéal. Le champ commun, divisé, arpenté, est réparti en parcelles par des arbitres. La métallurgie se développe. Et surtout, l'ordre chrétien règne. Le travail prend dès lors un sens religieux : il amende l'âme pécheresse plus qu'il ne contribue à l'épanouissement personnel. Cette mission n'est que l'antichambre de la vie éternelle. Elle aussi sera détruite et le Père Aubry massacré. La Bonne Nouvelle qu'il annonçait lui sera rentrée dans la gorge au moyen d'un fer rouge. L'espace américain s'avère réfractaire à l'investissement d'un sens étranger. La tentative de métissage se résout en catastrophe. L'image mythique du monde sauvage comme terre d'accueil et de régénéscence est ruinée. Spoliés de leur terre par les Blancs, décimés et bannis, les rares survivants des Natchez défilent en ordre dispersé dans les dernières pages d'*Atala*. Recueillie par un voyageur aux terres lointaines, *homo viator*, leur histoire calamiteuse s'hypostasie en légende.

Une écriture de la double allégeance

Le texte est donc travaillé par des postulations contraires et il fonctionne constamment en partie double. On peut y voir l'indice de la situation historique d'énonciation qui était celle de Chateaubriand, situation contradictoire d'un représentant de la Vieille France qui chante les prestiges du monde nouveau dans le temps même où il s'emploie à se faire rayer de la liste des émigrés, qui fait l'éloge du christianisme en célébrant les charmes du paganisme, qui parle de voyage en aspirant au retour, et qui s'apprête à liquider l'héritage des Lumières au profit d'un ralliement politique et religieux ambigu. Il convient de rappeler qu'*Atala* et *René* ont historiquement servi d'illustration au *Génie du Christianisme*. Cet écartèlement qui

structure les textes ouvre une chambre d'échos superlativement bruisante où le Même et l'Autre ne cessent de s'entrecroiser.

La nature du Nouveau Monde que le texte déroule est une nature saturée de culture, investie du dedans par des formes anciennes qui s'organisent en code de lecture. Placée sous le patronage d'Homère, l'œuvre fait de constantes références à l'antiquité grecque. L'apparition de René à Céluta rappelle l'épisode odysseén de l'apparition d'Ulysse à Nausicaa. "*Après son naufrage, le fils de Laërte regardait ainsi, à travers les branches de la forêt, Nausicaa semblable à la tige du palmier de Délos.*" L'intertextualité biblique affleure aussi en maint endroit. Pour s'établir, le sens du neuf a besoin de transiter par l'Ancien. Le lexique des échanges entre Atala et Chactas puise dans le stock de la préciosité. Et le modèle tragique imprègne tout le récit. L'ombre portée de l'inceste suit les pas d'Atala et de Chactas fuyant. Cette même ombre plombe toute la lumière de René. Les deux récits réacclimatent donc des modèles anciens en terre nouvelle, si bien que le texte dit toujours au moins deux choses à la fois. *Atala* déroule l'histoire d'une passion qui pourrait être heureuse. Mais divers indices, distribués à profusion dès le début, préfigurent l'issue fatale : la Lune, projection astrale d'Artémis, accompagne chaque rapprochement des corps et rappelle avec insistance le vœu de chasteté d'Atala. L'envahissement de la couleur rouge (joues, lèvres des jeunes filles, fraises, visage de Chactas, fleurs, orage...) annonce par prolepse la mort et l'incendie finals. Le jeu de renvoi et d'inversion qui s'effectue entre les textes établit de l'un à l'autre une relation homothétique: les mêmes figures reparaissent, mais elles sont inversées, différemment codées et décalées dans l'axe. Après la mort de René, le visage de Céluta change brusquement de couleur : sa peau qui était claire devient noire et ses cheveux noirs deviennent blancs. Ce croisement en diagonale dessine une figure de chiasme qu'emblématise le corps de Chactas écartelé sur le cadre de bois où il doit être brûlé. Le système des personnages est régi par cette même loi d'inversion : Chactas, sauvage civilisé se retrouve inversé en René, civilisé qui s'ensauvage. Atala, l'amante sœur préfigure Amélie la sœur amante. Entre *Atala* et *René*, les instances productrices et destinataires des récits s'intervertissent. Et le destinataire du second récit se dédouble encore en un Chactas indulgent et

veilli, aveugle aussi, qui figure un Œdipe pacifié, et un père sévère, le Père Souël. A la plénitude, à la surabondance et la densité d'*Atala* répondent les lacunes, les éclipses, la discontinuité paratactique de *René*.

Dans les deux œuvres, L'espace américain semble donc jouer un rôle plus structurel qu'ornemental. Il ravive jusqu'à l'incandescence les signes estompés de l'Eden et donne à lire, entre euphorie et regret, le mythe des origines perdues. Il s'offre largement à l'investissement imaginaire et se constitue en instance d'appel où les dernières causes de l'Occident peuvent encore trouver audience. Il ne génère pas d'exotisme (la coloration exotique a été rajoutée après coup) mais favorise l'éclosion d'un nouveau discours amoureux et le dénouement d'une parole forclose. Il joue le rôle d'un inverseur de puissance, contribue paradoxalement au remodelage du paysage culturel européen et contraint le texte à se déployer "*comme une fraîcheur au dessus de l'Histoire*" sur la tache aveugle des systèmes en dérive.

Loïc DANIEL